

Cécile Cellier et Ramuz

En 1969, les Editions Marguerat à Lausanne publiaient de Gérard Buchet : C.F. Ramuz, 1878-1947.

Ce fut un excellent ouvrage, bien écrit, sobre, offrant en un nombre limité de pages une bonne approche de la vie de l'écrivain ainsi que de son œuvre.

Les photos sont magnifiques, imprimées encore selon le système héliographique qui tirait là hélas ses dernières cartouches, remplacé qu'il serait bientôt par le système offset qui ne donnerait jamais qu'un résultat bien médiocre en regard de celui de l'héliographie proposé longtemps par les meilleures maisons d'éditions de Lausanne, et notamment par la Guilde du livre. Les livres de cette époque sont à collectionner d'urgence.

Les dessins et peintures sont par contre relativement médiocres. René Auberjonois (1872-1957) a pu être un talent, ici il ne livre que des œuvres bien modestes, esquisses au crayon prises sur le vif mais sans génie, mais surtout cette peinture du maître aux couleurs morbides où Ramuz apparaît dur voire glacial, n'offrant de sa personnalité que la partie sombre. Est-ce cela qu'a voulu l'artiste ?

Il y a par contre que les peintures que Cécile Cellier, femme de Ramuz, sont de petites merveilles, pleines de couleurs légères et joyeuses qui rehaussent non seulement la qualité générale de l'illustration, mais aussi fait sortir l'ouvrage de son pur aspect noir et blanc un peu sinistre.

Arrêtons-nous quelque-peu sur cette artiste extrêmement talentueuse et qui aurait pu faire une brillante carrière en Pays de Vaud si son machiste de mari n'avait pas apposé son veto à toute velléité qu'elle aurait pu avoir de voler de ses propres ailes dans le domaine de l'art où il tenait à garder le premier rôle.

Ce veto naturellement indigne et hautement critiquable, qui fait de Ramuz un égoïste fini, transparait dans deux lettres qu'il écrit à ses amis, indignes certes, mais qui n'en constituent pas moins une source étonnante pour la compréhension du vrai Ramuz, et de sa vision des femmes. Il vaut la peine d'en reproduire les extraits tels qu'ils ont paru dans l'ouvrage de Buchet, p. 59 :

Lettre à Benjamin Grivel :

J'épouse Mlle Cécile Cellier, une Neuchâteloise d'origine mais fixée depuis longtemps à Paris. Nous installons pour le moment le ménage dans mon petit appartement ; ensuite il faudra voir...

Lettre à Adrien Bovy

Mlle Cellier a des manches longues, un haut col, une petite cravate de notaire (noire) ses cheveux tirés sur le front, une forte poitrine, l'air tout gentil, un peu



Cécile Cellier en Savoie, 1912.

rêveur, et elle ne fera plus du tout de peinture. Je lui ai acheté un livre de cuisine, avec des menus tarifés. Elle apprend à fricoter. Elle sait déjà faire le rôti de veau, le pot-au-feu et le bœuf à la mode, mais elle est encore extrêmement paresseuse...

Ramuz et les femmes. Il semblerait bien, à lire ces quelques lignes vraiment troublantes, qu'il ne les ait jamais comprises.

Le plus curieux est plus encore qu'il n'ait pas su voir les qualités indéniables de la peinture de sa fiancée ou de sa femme, et qu'en homme éclairé, il ne l'ait pas soutenue dans sa démarche de peintre.

Que voilà une carrière proprement brisée, où, à la place de faire de la peinture, l'on vous encourage à pratiquer de la bonne cuisine ! La chute dut être rude pour cette jeune fille douée et pleine de sensibilité, à moins qu'elle ait été complètement obnubilée par son fiancé ou mari, au point d'accepter de sacrifier pour lui tous ses dons personnels.

Ramuz aveugle vis-à-vis de la production de sa femme, tandis qu'il a longuement écrit sur la peinture des autres où il a pu trouver inspiration, et qu'il a admirée.

Il est enfin à retenir de ce deuxième séjour de Paris les heures passées au Louvre, l'accumulation des notes sur l'art prises alors, pour la plupart inédites et que l'on retrouva intactes à la mort du poète. Nul doute que ce travail « chez les peintres ait été déterminant : du moins est-ce de ce moment-là que Ramuz abandonne les « grands sujets »...¹

Ce phénomène d'aveuglement pour une production qu'il avait à portée de main et sous les yeux, est vraiment étrange.

Et toujours ce rejet de la femme dans des aspirations autres que de faire de la bonne popote !

Je suis campé chez Mademoiselle Krouglikoff et je ne trouve rien, en fait de logement, qu'un garage d'automobile. Toujours ces agaçantes femmes-artistes de la rue Boissonnade, avec des bagues de plomb fondu et des Américaines par douzaines. Ce n'est plus Paris, c'est Chicago. Un gratte ciel, il pleut tout le temps ; il fait un vent sans grandeur ; les arbres ne savent pas plier dessous, ils s'ébouriffent bêtement. Je me rappelle avec tristesse qu'il y a deux ans, à pareille époque, j'étais dans le soleil et je chassais ! ... »

On peut comprendre que Ramuz soit exaspéré par ces Américaines débarquant par fournées pleines à Paris, mais qu'en est-il de ces femmes artistes,

¹ Buchet, p. 45.

vivant peut-être un peu à la bohème ? A-t-il ne serait-ce qu'une seule fois contemplé leurs œuvres et ne les aurait-il pas jugées sans cette dureté qu'on lui connaît quant à ces productions qu'il sous-estime ?

Ici, avec ses jugements à l'emporte-pièce, il se conduit vraiment comme tout un chacun. Et dans le fond c'est tant mieux. L'homme n'est pas parfait, doit le savoir lui-même, et le restera jusqu'au bout.

Du travail sur la planche pour ceux qui tenteront de le comprendre mieux, et surtout qui s'éloigneront des œuvres presque malsaines, dans tous les cas tronquées, des thuriféraires patentés. Il est vrai que la famille de l'auteur veille et vous remet dans le droit chemin quand vous vous permettez de poser un pied hors de celui-ci.

On se souvient donc des propos de Ramuz ... *elle ne fera plus jamais de peinture...*

Est-ce lui qui l'a voulu, elle qui l'a proposé ? On ne le saura pas. Ce que l'on sait par contre, c'est que cette résolution ne tint pas tout à fait, puisque Cécile Cellier a peint des œuvres après être mariée. Donc qu'elle a repris ses pinceaux pour livrer des toiles d'une qualité rare. Elle n'avait pas perdu la main. Trois de celles-ci, car on peut supposer qu'il y en eu d'autres, illustrent l'ouvrage de Buchet. Il vaut la peine de les découvrir :

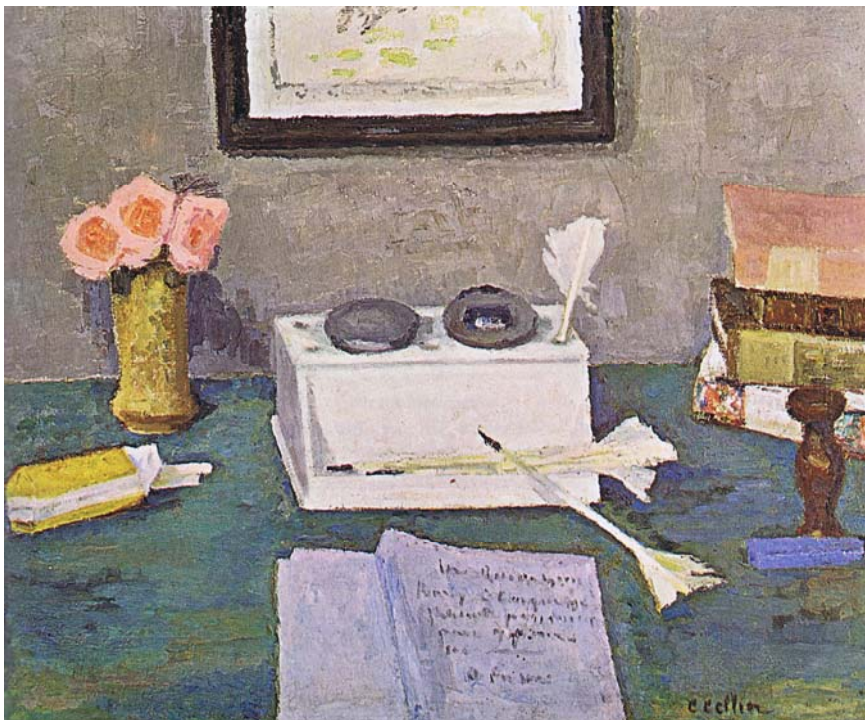
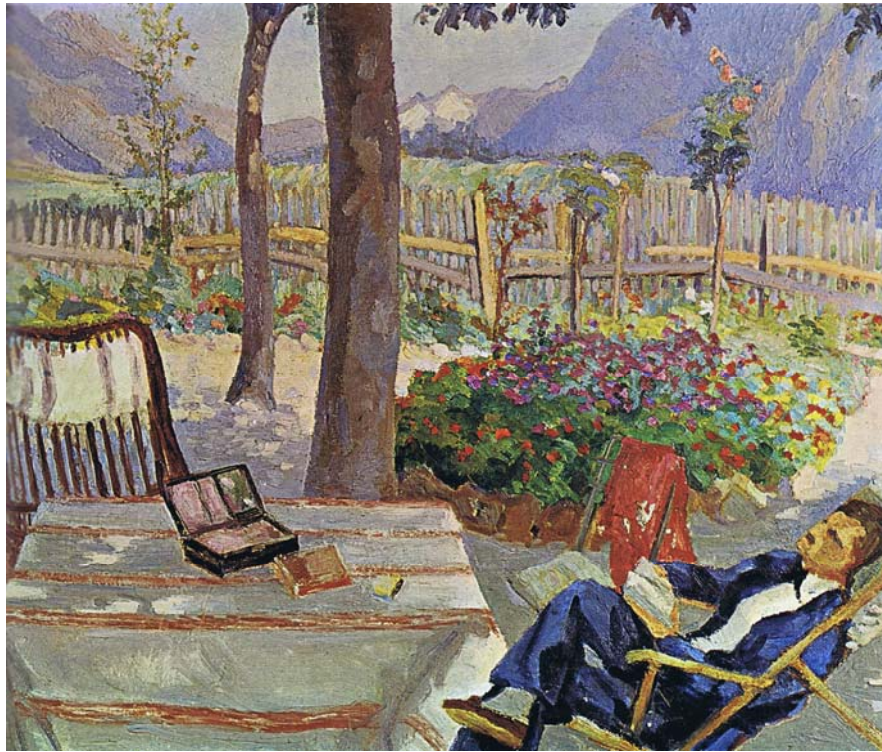
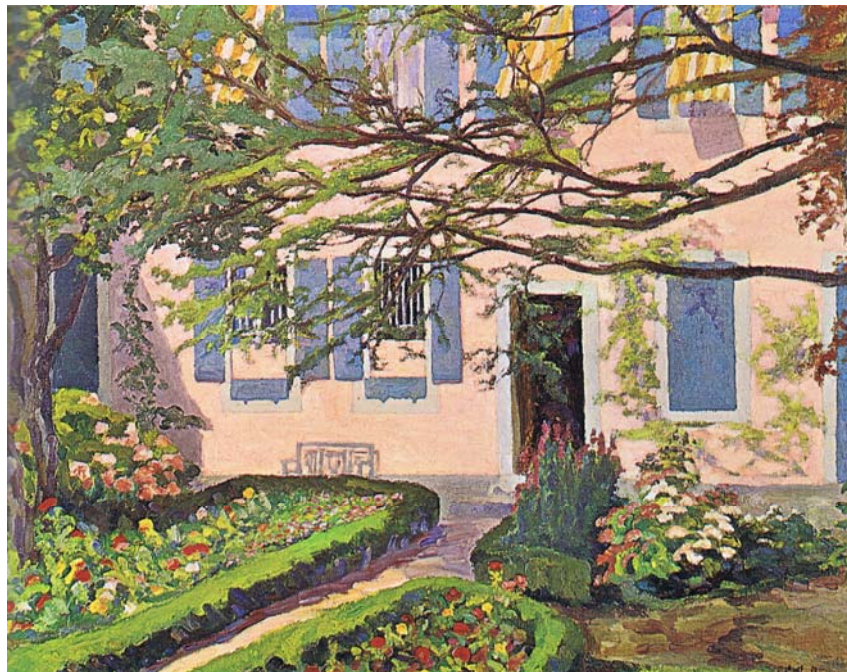


Table de travail de la rue Boissonnade au temps des plumes d'oie, 1912. Huile de Cécile Cellier (don de M. Oscar Ramuz au Musée de Pully en 1960).

Délicieuse petite peinture du matériel de l'écrivain Ramuz. Les couleurs sont légères, l'équilibre est parfait. Et surtout nous échappons pour une fois à l'éternel et triste noir et blanc des photos qui ne donnent qu'une image imparfaite de l'homme et de son environnement.



Le repos de Ramuz sur la terrasse du Château de Muzot (Valais), 1927, huile de cécile Cellier.
 Le grand homme est ici cet être étrange que l'on ne dérange pas. Tout de cet environnement serait sympathique s'il n'y avait pas ce vieux ronchon autoritaire duquel son épouse offre un portrait dur et sans concession. Il ne l'a pas forcément apprécié !



La Muette et son jardin, 1934. Huile de Cécile Cellier.
 Que voilà une toile magnifique, post-impressionniste. Couleurs toujours légères, la touche est de même, pour restituer non seulement les jolies couleurs de cet environnement, mais aussi sa clarté et son ambiance. Cécile gardait toujours la main. Elle n'eut donc pas une carrière artistique aussi brisée qu'on aurait pu le craindre et sut enfreindre les ordres du maître ou son propre désir de demeurer dans son ombre !

Le maître dont nous ne dirons rien de l'œuvre, à le lire, il nous vient toujours le désir de l'imiter, mais c'est impossible, le génie ne se copie pas ni ne vous vient d'un coup de baguette magique. Ce n'est donc pas tellement ses écrits qui nous interpellent, plutôt l'homme. Beau garçon, trop peut-être, il n'eut pas à lutter pour imposer au monde un visage qui aurait pu être disgracieux, qui le sait et qui va s'habiller en conséquence, jouant les dandys à la manière de Baudelaire, mieux encore de Barbey d'Aurevilly, deux auteurs qu'il ne peut qu'avoir lu et dont aussi il sait les comportements, dont même il a pu voir les photos que proposa en particulier Nadar.

Cet aspect dandy qu'il conserva toute sa vie, transparaît surtout quand l'on est entre gens de bonne compagnie. Alors volontiers il revêt ses plus beaux habits, il se munit de sa canne, il se passe un survêtement de bonne coupe sur les épaules, sans enfiler les manches, et il les accompagne, son éternel porte-cigarette à la main.

Fume, fume, cette cigarette ! Il est rare de le voir photographié sans une clope ou un cigare.

Posture que par ailleurs adoptent la plupart de ses compagnons. C'est d'époque. Aussi figée que peut être la nôtre, aussi superficielle parfois quand l'on se rencontre et que l'on refait le monde. Mais chose que l'on peut ou doit comprendre, on est suite à une première guerre, une deuxième se prépare dans un climat lourd où chacun peut douter de la paix future. Il y a en particulier cette montée des fascismes. Les tendances s'affinent, des clans se forment, d'aucuns se verraient volontiers approuver les démarches d'Hitler et surtout sa volonté de créer ce surhomme auquel certains pauvres rêveurs croient dur comme fer.

Mais Ramuz sait oublier son dandysme qui n'est peut-être qu'un paravent, pour se retrouver vrai derrière sa table et ses manuscrits qui sont plus que le reste sa raison de vivre. Travailler, affiner, douter – on ne sait plus écrire, et puis mon style, est-ce vraiment du consommable, les gens vont-ils toujours m'y suivre – raturer, recommencer. Mettre de côté. Reprendre. Déchirer. Douter encore et toujours.

Là est le vrai écrivain, et non dans les fines parties où l'on parle peut-être un peu trop et où votre personnalité, si forte puisse-telle être, se noie dans l'air ambiant ou plus simplement dans la pensée dominante, toujours dangereuse, parce qu'elle ne vous appartient pas.

Et Ramuz, il eut le bonheur d'avoir une petite fille de Mademoiselle Cellier !, et celle-ci le ramènera sur terre alors qu'il aurait trop tendance à filer vers l'abstrait plutôt que vers les étoiles, vieillit. Son visage est désormais couvert de rides, il n'a pas abandonné son éternelle moustache, il n'en est pas moins beau. L'inquiétude s'y lit souvent. Et si la voie qu'il a choisie n'était pas la bonne ? Et si il n'avait, dans le fond et malgré tous ses écrits, pas compris le monde ? Et si ce qu'il a écrit, ce n'était qu'une vision des choses qui n'appartient qu'à lui et qu'il y en aurait d'autres qu'il n'aurait pas connues, ni ne pourrait jamais connaître ?

On a écrit. On a posé une œuvre. On a été admiré, critiqué, mais l'un dans l'autre on est devenu un personnage incontournable, encadré, entouré, et pourtant, voilà, l'on est seul. L'on est toujours seul devant la page blanche. Et si d'autres vous accompagnent un peu trop au bout de votre plume, c'est que leur influence est trop grande et vous éloigne plus que vous ne le souhaiteriez de votre credo : dire une vérité.

Ramuz reste un grand bonhomme, c'est certain, sa prose est souvent admirable, il suffit pour le comprendre de lire et de déguster le village dans la montagne, l'un de ses chefs-d'œuvre. Mais il conviendrait néanmoins, aujourd'hui ou demain, de le montrer dans sa vérité, et non de poursuivre à le faire paraître toujours maître d'un destin prémédité et presque inévitable où l'auteur surtout ne fait jamais aucune fausse note.

